



Ronsard  
Folâtrissime voyage d'Arcueil



Debout ! j'entends la brigade  
J'ois l'aubade  
De nos amis enjoués,  
Qui pour nous éveiller sonnent  
Et entonnent  
Leurs chalumeaux enrôlés.  
J'entr'ois déjà la guitère,  
J'ois la terre  
Qui tressaute sous leurs pas :  
J'entends la libre cadence  
De leur danse,  
Qui trépigne sans compas.  
Corydon, ouvre la porte ;  
Qu'on leur porte,  
Dès la pointe du matin,  
Jambons, pâtés et saucisses,  
Sacrifices  
Qu'on doit immoler au vin.  
Dieu gard' la savante trope :  
Calliope  
Honore votre renom,  
Bellay, Baïf, et encore  
Toi qui d'ores  
La France en l'or de ton nom.  
Le long des ondes sacrées,  
Par les prés,  
Couronnés de saules verts,  
Au son des ondes jasardés,  
Trépillardés,  
A l'envi ferez des vers.



Moi, petit, dont la pensée  
N'est haussée  
Du désir d'un vol si haut,  
Qui ne permet que mon âme  
Se renflamme  
De l'ardeur d'un feu si chaud,  
En lieu de telles merveilles,  
Deux bouteilles  
Je prendrai sur mes rognons,  
Et ce hanap à double anse,  
Dont la panse  
Sert d'oracle aux compagnons.  
Voyez Urvoy qui enserre  
De lierre  
Son flacon plein de vin blanc,  
Et le portant sur l'épaule,  
D'une gaine  
Lui pendille jusqu'au flanc !  
A voir de celui la mine  
Qui chemine  
Seul parlant à basse voix,  
Et à voir aussi la moue  
De sa joue,  
C'est le comte d'Alsinois (...)  
Iô ! Iô ! troupe chère  
Quelle chère  
Ce jour amaine pour nous !  
Partons donc, or' que l'aurore  
Est encore  
Dans les bras de son époux (...)  
Iô ! que je vois de roses  
Jà déclores  
Par l'Orient flamboyant :  
A voir des nues diverses  
Les traverses,  
Voici le jour ondoyant.

Voici l'aube safranée,  
Qui jà née,  
Couvre d'œillets et de fleurs  
Le ciel qui le jour desserre,  
Et la terre  
De rosées et de pleurs. (...)

Chacun ait la main armée  
De ramée,  
Chacun d'une gaie voix  
Assourdisse les campagnes,  
Les montagnes,  
Les eaux, les prés et les bois.

Jà la cuisine allumée,  
Sa fumée  
Fait tressauter jusqu'aux cieux,  
Et jà les tables dressées  
Sont pressées  
De repas délicieux.

Cela vraiment nous invite  
D'aller vite  
Pour apaiser un petit  
La furie véhémenté  
Qui tourmente  
Notre aboyant appétit.

Dessus nous pleure une nue  
D'eau menue  
Pleine de lis et de fleurs ;  
Qu'un lit de roses on fasse,  
Par la place  
Bigarré de cent couleurs (...)

D'autre côté n'oyez-vous  
De Daurat la voix sucrée,  
Qui recrée  
Tout le ciel d'un chant si doux ?



2

Iô ! Iô ! qu'on s'avance !  
Il commence  
Encore à former ses chants.  
Célébrant en voix romaine  
La fontaine .  
Et tous les dieux de ces champs.

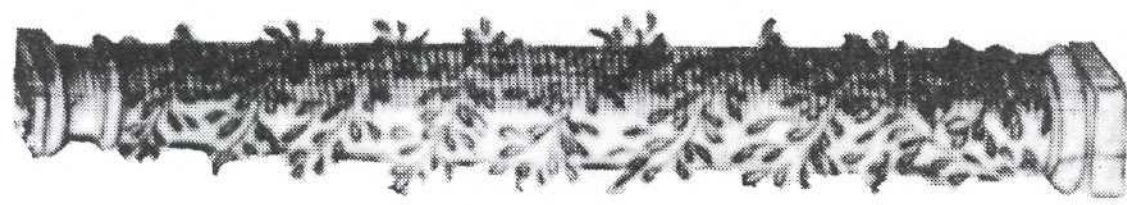
Prêtons donc à ces merveilles  
Nos oreilles :  
L'enthousiasme limosin  
Ne lui permet rien de dire  
Sur sa lyre  
Qui ne soit divin, divin !

Iô ! Iô ! quel doux style  
Se distille  
De ses nombres tous divers :  
Nul miel tant ne me recrée  
Que m'agrée  
Le doux nectar de ses vers.

Quand je l'entends, il me semble,  
Que l'on m'emble  
Tout l'esprit ravi soudain,  
Et que loin du peuple j'erre  
Sous la terre  
Avec l'âme du Thébain,

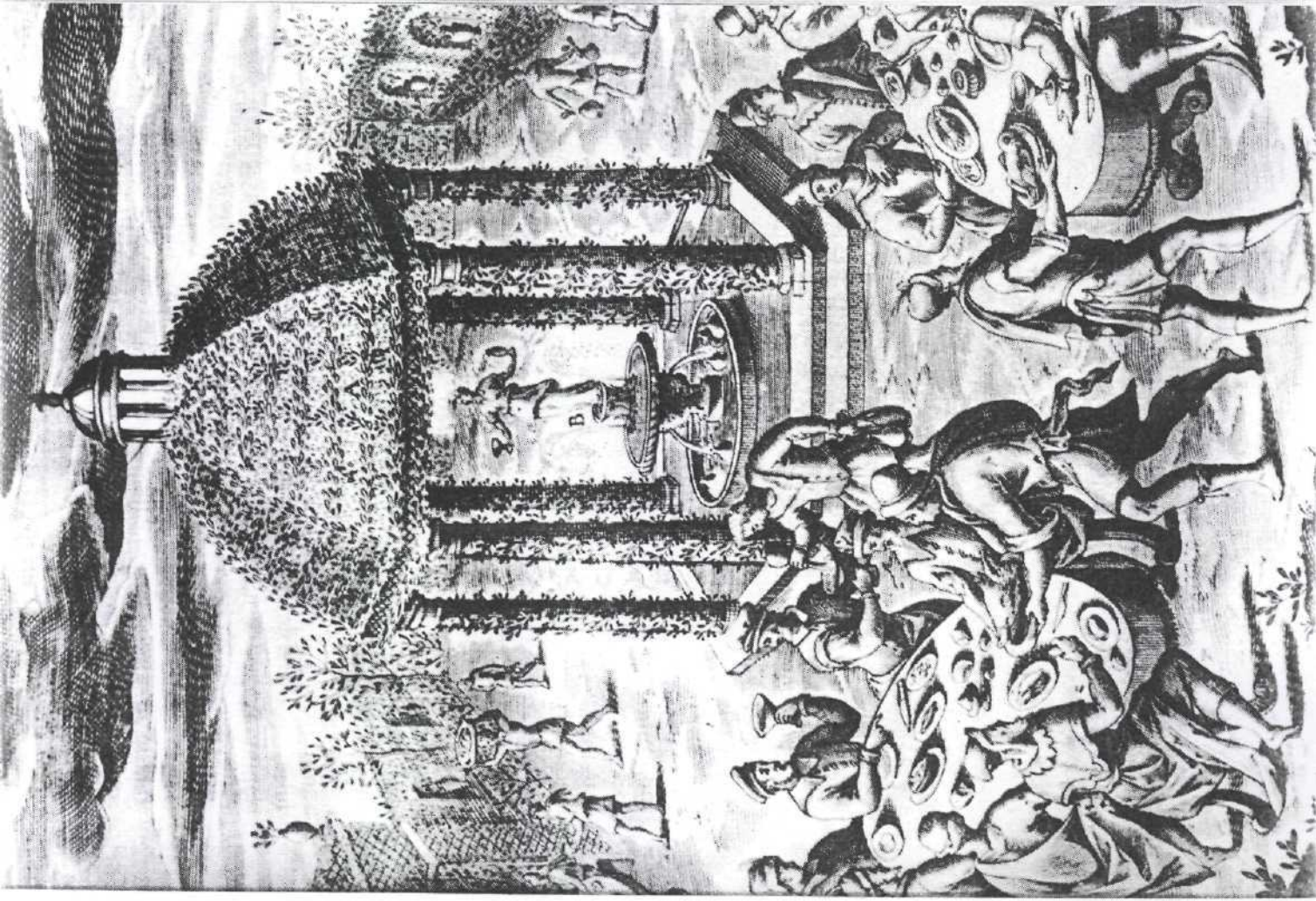
Avecque l'âme d'Horace :  
Telle grâce  
Remplit sa bouche de miel,  
De miel sa Muse divine,  
Vraiment dine  
D'être Sereine du ciel.

Ah Vesper ! brunette étoile,  
Dont le voile  
Noircit du ciel le coupeau,  
Ne veuilles si tôt paraître,  
Menant paître  
Par les ombres ton troupeau.





Arrête, noire courrière,  
 Ta lumière,  
 Pour ouïr plus longuëment  
 La douceur de sa parole,  
 Qui m'affole,  
 D'un si gai chatouillement.  
 Quoi ! des asires la bergère,  
 Trop légère,  
 Tu reviens faire ton tour ?  
 Devant l'heure tu flamboies,  
 En envoies  
 Sous les ondes notre jour ?  
 Va, va, jalouse, chemine,  
 Tu n'es dine,  
 Ni tes étoiles d'ouïr  
 Une chanson si parfaite,  
 Qui n'est faite  
 Que pour l'homme réjouir.  
 Donque, puisque la nuit sombre,  
 Pleine d'ombre,  
 Vient les montagnes saisir,  
 Retournons, troupe gentille,  
 Dans la ville,  
 Demi-soulez de plaisir !  
 Jamais l'homme, avant qu'il meure,  
 Ne demeure  
 Bien heureux parfaitement ;  
 Toujours avec la liesse,  
 La tristesse  
 Se mêle secrètement.



Domicilium urbanitatis  
 (Illustration de la Civitas Veri de Delben)